

Arnago

Le roman
achevé

nErf

Poésie / Galimatias

Et le roman s'achève de lui-même

Louis Aragon, *Le Roman inachevé*

1

Jeunes gens le temps est devant vous comme un appétit précoce

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Jeunes gens le temps est devant vous comme un cheval échappé

Ce qu'il m'aura fallu de temps pour tout comprendre
 Je change ici de mètre pour dissiper en moi l'amertume
 Il ne reste à ma lèvre enfin que cette injure

Marguerite Marie et Madeleine

Les beaux habits du soir un à un que l'on quitte
 Voilà donc où tu perds malheureux la lumière qui s'achève
 Grande chasse du ciel où courent les nuées

Je me souviens C'était je crois tout près de Saint-Michel-en-Grève
 C'était un temps de solitude
 Si je cessais de vous raconter cette ancienne histoire éteinte

Ah le vers entre mes mains mes vieilles mains gonflées nouées de veines
 Allez reprends en main ton cœur ton chant tu es vieux le temps passe

Les ombres se mêlaient et battaient la semelle
 Dominos d'ossements que les jardiniers trient

Or nous repassions sur la Vesle
 Il y avait devant la croix fichée en terre une bouteille

Bierstrube Magie allemande

Il n'y a jamais eu rien de cela ni des ans qui suivirent

D'où sort cette chanson lointaine

Qui le saisit à la crinière entre ses genoux qui le dompte
 Je vois souvent mon ignorance en d'autres yeux
 Les choses sont comme elles sont le détail n'est pas important

L'âge et la sécheresse à parler d'autrefois

Il faut bien que les sœurs aillent par trois

Tombent indolemment sur l'aube des planchers
 Cette dernière braise de ton cœur au foyer dispersé
 Qui fuient et se défont et se métamorphosent

Mais peut-être après tout que je confonds la vie avec le rêve

O long carême des études

Si j'avouais tout simplement ce que pour moi fut aujourd'hui
 se brise et l'orage de la prose sillonnée de grêle et d'éclairs

Au dehors il faisait un froid exceptionnel ces jours-ci

Un convoi se formait en gare à Verberie

Pelouses vertes à l'entour des sépultures

Après six semaines deux mois

Dedans une lettre roulée à mon adresse Était-ce vrai

Et douces comme un lait d'amandes

Je vous dis que nous sommes morts dans nos vêtements de soldats

D'une péniche mal ancrée

N'entend désormais que le bruit des fers de la bête qu'il monte
 Je reconnais ma nuit je reconnais ma cendre
 L'homme apprendra c'est sûr à faire jamais régner le beau temps

Il ne reste à mon cœur qu'à tenir sa gageure

Aux vitres j'écris quand il fait bien froid

On dirait que notre fantôme les habite
 Voilà donc où tu courais Le couronnement de ta pensée
 Et le chasseur de neige en fougère est mué

Je ne savais pas qu'on pût traiter ainsi des êtres humains
 Où tout à son signe est réduit

Si ce qui ne pourra jamais passer ma bouche avec mes plaintes
 S'abat toute mesure perdue sur le poème lâché comme un chien débridé qui
 court à droite et à gauche flairant tournant cherchant la rime

Tout a gémi sous le poids de la neige et l'haleine des glaces

Les plates-formes se chargeaient d'artillerie

Sous les pierres d'Arras fils d'une autre patrie

A huit cent mètres de Couvrelles

Si c'était moi Si j'étais mort Si c'était l'enfer Tout serait

Mina Linda lèvres gourmandes

Le monde comme une voiture a versé coulé comme un navire

Ou du métro Samaritaine

Trop à ce combat nouveau pour songer au bout de l'équipée
 Ce qu'à la fin j'ai su comment le faire entendre
 Mais ne suis-je pas le maître de mes mots Qu'est-ce que j'attends

Et laissant l'univers m'envahir de ses voix
Avec un doigt leur nom dans mon haleine
 Ils sont autour de nous comme un plaisir fauché
 Quand tu n'as plus le temps de rien voilà pourtant ce dont tu rêves

Et son cheval cabré meurt en perdant la pose
 Je me souviens Il était venu des gens de tous les villages
 Aux constellations de la nuit
 Allait un moment vous ouvrir le panorama de ma nuit
 tombée à terre et cela fait un joli désastre tout ce verre de Venise

Et peut-être qu'en toi comme aux lauriers les feuilles ont noirci
 On hissait les chevaux les sacs les gamelles
 Dont les noms sont tracés d'une grosse écriture

Qui sont ces défunts que l'on voit
 Mensonge illusion moi-même et toute mon histoire après

Qui tant souhaitent d'être crues
 Versailles Entre vous partagez vos apparences d'empires

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Jeunes gens le temps est devant vous comme un appétit précoce
 Comment ce que je sais dire de mon mieux
 Pour en chasser ce qui n'est pas de cet immense bonheur posthume

Etre encore une fois sa lumière évidente

Pour le bal de Saint-Cyr elles ont mis

Les acteurs revenant saluer sur la scène
 Tu vois la forme et la limite et déjà touches l'horizon

Immense chat-perché de chardons et d'oiseaux

On en voyait arriver au loin par les sables de la plage

La vie affaire de mémoire

Parfois j'ai le regret de la guerre avec son parfum d'absinthe

La guerre c'était hier car quarante ans ça passe vite sur la carcasse

Ne compte pas trop sur l'été qui vient

Il y avait un lieutenant roux et frisé

Blanc sur blanc les voilà nos hôtes désormais

Fosses fraîches et croix nouvelles

Tout ce qui fut l'Histoire un jeu de l'enfer un jeu du sommeil

Dont les voix encore enfantines

Compagnons infernaux nous savons à la fois souffrir et rire

Sans chien sans canne sans pancarte

Et l'on ne sait plus que choisir tant on se promet du festin

Parce que c'est très beau la jeunesse sans doute
 Il fait un soleil si grand que de tous les côtés aujourd'hui
 Pour dire ce qui fut avec ce que je vois
 Trois des plus belles robes de Peau d'Ane
 Ainsi de souvenirs de notre vie est jonchée

Pourras-tu finir ce poème avant que ne tombe la foudre
 Vaste saute-moutons de tout en autre chose
 Il y avait des groupes de paysans sur tous les chemins
 De chiffres blancs au tableau noir
 La guerre c'est la guerre allez qu'on la nomme ou non de ce nom

la guerre d'il y a quarante ans et cette autre qui vint en l'an quarante

Reprends ton âme lasse

Qui criait sans arrêt dans la nuit des ordures
 Où la mort a fixé leur villégiature

Arrêtez un peu le convoi
 Comme s'explique alors ce sentiment d'une longue agonie
 A fredonner tout bas s'obstinent

Il n'y a jamais eu la paix ni le Mouvement Dada

Pitié pour les désespérés

Et la nappe est si imparfaitement blanche qu'on a peur du vin
 Et qu'on en porte en soi tout d'abord le regret
 Le lavis semble tout déteint dans les vents parlés d'un mah-jong

Je tresserai l'enfer avec le vers du Dante
Celle couleur de la route océane
 La première est partie en avant Madeleine
 Et cependant tu te prends à jouer avec un dé à coudre

Mèches plumes chiffons formes cœurs et fuseaux
 Des villégiatures avec leur marmaille de toile blanche
 Et lorsqu'on mourait à Vimy

La guerre mais la vie a-t-elle rien d'autre que la guerre
 est-ce que nous ne sommes pas tous les enfants de ce monstre qu'on croit mort
 à chaque fois qu'il n'est qu'endormi

Reprends sans discuter ta strophe Avance
 On s'énerve toujours quand la manœuvre dure

Ma Manche pleure entre eux et ceux qui les aimaient
 Celui-ci je me le rappelle
 Et ma vie et le monde et qui pourrait jamais encore y croire
 L'air *Ach du lieber Augustin*

Devant qui la foule s'écarte

Et de l'atroce champ de bataille après le repas de nocé
 Mais le faix de l'erreur et la descente aux soutes
 Et la route n'est qu'un bourdon le ciel l'ébranlement d'un gong

Je tresserai la soie ancienne des tercets

Celle de vent celle d'astronomie

Et j'avais tout le jour couru les pharmacies
 Le poids de ce que tu n'as pas su dire écrase ta raison

Charlemagnes de feu dont glissent les couronnes
 Des bourgeois de Lannion qui poussaient jusque là le dimanche

Moi j'apprenais l'anatomie

Tuer moins qu'à la guerre est-il la règle en cette vie ou non
 Et nos boucles pâles parlent contre le ventre qui nous a portés qui nous faits à
 sa semblance horrible

Avance je te dis

Et qu'au dessus de vous éclatent les fusées
 Mon oncle d'Angleterre est là dans cette foule
 Il jouait quand le ciel tonna
 Tout ceci n'était que l'enfer qui jongle devant son miroir
 Qu'un passant siffle dans la rue

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Celui qui croit pouvoir mesurer le temps avec les saisons
C'est aussi la jeunesse à l'étoile des routes

Il me plaît que mon vers se mette à la taille des chaises longues
Et reprenant son pas et sa marche ascendante
Comment dormir alors qu'elles ne viennent

Il faisait un soleil d'une force inhumaine
La révolte des océans la convulsion des naufrages
Géants d'étaupe que le vent coupe aux ciseaux

Un monde au bord de la mer avec des drapeaux noirs et des gants
J'avais l'homme abstrait pour domaine
Habituelle violence et pour finir un trou grégaire

et rien n'est plus pacifique à l'entendre que le soldat couvert du sang versé qui
jure que c'est fini plus jamais plus jamais il ne versera le sang d'autrui
Allez va-z-y la mélodie va-z-y la mécanique
On part Dieu sait pour où Ça tient du mauvais rêve

Entend-il comme nous le rossignol en mai
Pour nous dans le poste aux chandelles
Je suis mort en août mille neuf cent dix-huit sur ce coin de terroir

Sofienstrasse ma mémoire

L'ancienne image de moi-même

Est un vieillard déjà qui ne sait regarder en arrière
 Et son lourd héritage et son noir lazaret
 Et le cheval prenne ce pas où son cavalier le réduit

Que brûle ce qui fut avec ce que je sais

Me faire voir leurs souliers de satin

La cour de l'hôpital était vide et voici
 Dans les déchirements sans nom de la créature et des cieux
 Éphémères passants que les souffles façonnent

De plus en plus le temps gris l'été tournait à l'étouffoir

Or les écrits de Thérémène

Dites voir quel fossoyeur vous plaît mieux de l'homme ou du canon
 même si on lui joue de la musique même si on lui raconte des histoires de
 fantômes même si on lui donne de belles bottes neuves pour cacher cette
 tristesse des pieds las

Le drame des Guatemala comme ta propre tragédie

On glissera le long de la ligne de feu

Lorette que l'odeur d'Afrique gorge et saoule

Un petit air d'ocarina

Ça va faire pour moi bientôt trente-huit ans que tout est fini

Retrouve la mémoire et l'armoire

Qui n'avait d'yeux pour pleurer

On se perd à ces changements comme la roue et la poussière
 A cet instantané ma vieille et jeune image
 Il me plaît d'entendre un bras d'homme frapper sur le bois ou la pierre

Je tresserai ma vie et ma mort paille à paille

Qui vont danser danser jusqu'au matin

L'accoucheur devant moi sur le pas de la porte
 Et la souffrance qui bat sa voile noire sur les hauts lieux

Le joueur au filet prend la balle servie

Avec tout ça les coiffes conféraient aux prés un air de foire
 Fallait-il deux fois qu'on les tue
 Laissez-moi Je voudrais tant arriver au bout de ce poème

la guerre c'est de la guerre que je parlais quand la prose s'y est mise comme la
 misère sur le pauvre monde
 Entre à tout bout de champ dans ton poème y semant la panique

Quelque part ça commence à n'être plus du jeu

Cimetière en plein ciel pâle au Sénégalais
 La mort qui vint à tire-d'aile
 Il n'y a pas eu les soldats entrant boire à cheval dans les bars

L'eau qui chante dans la bouilloire

De bouche que pour le blasphème

Le feuillage à chaque printemps revient nous cacher l'horizon

Peut-être lirez-vous seulement mes vingt ans

Qui fabrique des pieux peut-être ou c'est quelque chose qu'il cloue

Je tresserai le ciel avec le vers français

Pas des patineurs et valse de Vienne

Il me dit quelque chose et moi je balbutie

Où les phares ont tricoté la première nuit des veuves

Châteaux troués d'azur que n'habite personne

Le ciel portait un manège d'oiseaux criards et fatigants

Transformaient les morts en statues

Je suis comme un cheval qu'on chasse avec le fouet hors du chemin

la guerre abattant sur moi cette trombe ce déferlement qui ne sait d'où il vient

où il va ce qu'il fait qui me roule m'emporte me traîne me rejette et me reprend

me met en pièces me balaye et me balance m'enlève au haut de sa vague et je

tombe je tombe je tombe

Allez va-z-y la mécanique va-z-y la mélodie

Les bonshommes là-bas attendent la relève

L'oubli comme un burnous aux Marocains s'enroule

Entre ses doigts le termina

Ces couples sur les toits dansant et le grand jour toute la nuit

Les phrases des coussins brodés

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Que le temps devant vous jeunes gens est immense et qu'il est court
 Regardez-le de près et c'est un moyen âge
 Il me plaît que le chien dans la colline aboie et que la roue

Je suis ce Téméraire au soir de la bataille

Marguerite Madeleine et Marie

Je dis que ce remède à la fin je l'apporte
 L'homme subitement à la mer A l'horreur démesurée

O vendangeurs de brume à l'horizon suivis

Tout à coup les pêcheurs abandonnent leurs filets dans les roches

De toujours les grands mots m'irritent

Je tords mes pieds dans les cailloux je trébuche à tous les problèmes

simplement la vie de tous les jours qui ne s'arrête pas quand j'écris

Écoute c'est un air très ancien Comme un battement de porte

Le train va s'en aller noir en direction

Les sables ont couvert les larmes et les plaies

Cet autre enfant triste et frêle

Tout un train de signaux brûlé la ville entière qui nous suit

L'abat-jour de fausse opaline

Cette pitoyable apparence

A quoi sert-il vraiment de dire une telle banalité
Une sorcellerie un gâchis un carnage

Au fond du chemin bas grince et que les toits soient roux
Qui respire peut-être encore sur le pré

La première est triste à quoi songe-t-elle

Le remède à la fin Docteur je l'ai trouvé

Ce peu de chair de muscles d'os cet être pensant cette force

Qui portent sur leurs dos les raisins de la grêle

Les jambes sont pleines d'enfants qui courent et crient qu'ils approchent

Et ces millions d'Hippolyte

Je m'embourbe aux tâches du jour désespérant du lendemain

Et le pis est qu'à tous les pas je heurte contre ce que j'aime

Au loin comme un bruit de robe sur le balcon comme un écho

Du sud en traversant les campagnes désertes

Les lamentations ont cessé dans la brume

S'agenouillait au bord des eaux

Lanceurs d'étoiles de couleur maîtres du feu qui tombe en pluie

Le *Toteninsel* de Boecklin

Ce mendiant accaparé

Ah prenez-le donc comme il vient comme un refrain jamais chanté
 Cette pitié d'un ciel toujours impénitent

Que les serres sur les coteaux fassent poudroyer la lumière
 Mais l'air et les oiseaux voient déjà ses entrailles

La seconde est belle avec ses dentelles

Il dit que c'est trop tard que Madeleine est morte
 De qui la lassitude à la fin va consacrer le divorce

Monstres qui se contrefont les gestes de la vie
 Et les voilà chargés de poussière et d'humiliation

Ils étaient sur leurs chars et moi

Et le pis est qu'à tous les pas je heurte contre ce que j'aime
 et le pis est que la déchirure passe par ce que j'aime et que c'est dans ce que
 j'aime que je gémiss

Dans la campagne Au fond de toi le souffle dur de ton aorte
 Avec ses wagons de dormeurs la bouche ouverte

Il n'est pas de palmiers dans le Pas-de-Calais

Quand son âme a joué la belle

À l'aube encore les tambours de l'Armistice aux boulevards

Et le peignoir de mousseline

Du seul souci de sa souffrance

Comme un ciel que rien ne gêne qu'une femme qui dit *Pour toujours*
Charlatan de soi-même on juge obligatoire

Il y a des jarres de couleur au pied des hauts bouquets de jones
Pour m'ouïr il n'est plus que soldats éventrés

A tout ce qu'on dit la troisième rit

On aurait pu dit-il peut-être la sauver
La solitude gigantesque du bouchon dans les marées
Puis c'est un lait qui tourne à la moindre querelle
Troupeau confus les boutons arrachés aux capotes de terre
J'avais quatre-vingts francs par mois
Laissez-moi Je sais bien que ce n'est pas tellement important

dans ce que j'aime que je saigne et que c'est dans ce que j'aime qu'on me frappe
Laissez les jeunes gens hausser l'épaule et rire aux vers égaux
Et les songes épais des respirations
Ces hauteurs d'un vin noir encore au matin fument

Comme de sa cage un oiseau
Il n'y a pas eu de cette neige et dans le grenier mort de froid
Qui s'ouvre en donnant des idées

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Enfance Un beau soir vous avez poussé la porte du jardin
 Ce qu'un simple hasard vous a fait prononcer
 Des palissades que le jour rend aussi roses que le sol

Déjà mes yeux sont pleins de vermine et de mouches

Je ferme les yeux, je les accompagne

Le typhon soudain balayant un bonheur d'îles sous sa douche
 Tout fume comme un toit sur un dessin d'enfant

Sans armes sans ceinturons enroués à force de se taire

Pardonnez-moi cette amertume

Un poème de plus ou de moins et qu'ici le chant s'arrête
 comme il revient frapper d'abord ce que je voulais protéger

Et même à coups de canne disperser au vent tes feuilles mortes

Il tournera pour éviter la capitale

Le vent foule à leur toit les raisins vendangés

Et le tampon du colonel

Près de Sainte-Odile un chasseur quand on a quitté la scierie

Au plaisir prise et toujours prête

Fumée aujourd'hui comme alors

Du seuil voici que vous suivez le paraphe noir des arondes
 Demain ce n'est qu'un sou jeté sur le comptoir
 Des demeures négligemment qui tiennent leur pin parasol

La nuit emplit déjà mon corps défiguré

Que les Saint-Cyriens avec leurs gants blancs

Je regardais ses souliers noirs sur les pavés
 Le sommeil des cités comme un navire à la merci des eaux
 Où les chats sont assis de façon naturelle

Le pas rompu le visage étrangement sans expression

Mais l'âge d'aimer quand nous l'eûmes

Où là puisqu'un jour ou l'autre il faudra qu'il s'arrête pourtant
 Laissez-moi laissez-moi je ne puis pas voir souffrir ce que j'aime
 Qu'importe Il te faudra chanter jusqu'au bout dans le ciel glacé
 Au matin pâle On le mettra sur une voie

Et ses dansants pieds nus de leur sang se parfument

L'a ramassé dans les roseaux

Ni les yeux brillants des fourriers qui troquaient les marks à vil prix

O Gaense-Liesel des défaites

Celui que je fus à l'orée

Vous sentez dans vos bras tout à coup la dimension du monde
Ce qu'on peut à vingt ans se raconter d'histoires

Et sur la musique des murs étagés do ré mi fa sol
Lentement les fourmis ont habité ma douche

Que les Saint-Cyriens se montrent galants

La rareté du fait rendait à tous égards
La lame de fond qui porte au ciel l'épouvante des oiseaux

Mais que s'est-il passé que le soleil se fend
Couleur des murs longés les yeux gris une barbe de trois jours
Comme le regain sous la faux
Chacun me tire par la manche exige un instant et me traite
et je dis des choses sans lien comme des plaies ouvertes

Laisse les enfants discuter sérieusement de ces choses
De garage un convoi qui donne de la voix
Demeurez dispersés dans nos champs saccagés
Mais l'inscription que dit-elle
Ni les drapeaux jaunes et blancs dans les cités de l'hystérie

Tout à coup tu tournais la tête

Celui que je fus à l'aurore

Et votre propre force et que tout est possible soudain
Et l'avenir est tributaire du passé

Dans le désordre végétal l'envol gris perle des pigeons
De mon armure noire envahi par le froid

Ils offriront aux dames du champagne

L'événement plus tolérable au médecin
Pour retomber sur les polders comme une main coiffant les mouches

Où sont les singes d'or les cygnes de naguère

Blonde ou rousse et le regard égaré des fauves et des sourds

Tout y sonnait mortel et faux

Comme un qui manque à ses devoirs lorsqu'il lui refuse son temps

et je pose des simples sur les brûlures je propose des remèdes usés

Ton vers tu l'as ramassé jadis comme un animal blessé

Passes avec ses toits peints et ses croix d'hôpital

Vous gisants que des croix blanches perpétuèrent

Je lis et je ne comprends plus

Ni l'Alsace et le Rhin débordé pour borner notre charroi

Et tu m'offrais comme cela

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Écarquillez vos yeux ne laissez pas perdre cette minute
On se croit libre alors qu'on imite On fait l'homme

La mer la mer au loin dans les vallons où le regard s'enfoncé
Pourrais-je murmurer mon histoire farouche
Chacune est un peu pour eux Cendrillon
Il dit une fois de plus qu'il n'est pas trop tard
Tout cela qui peut être rien qu'en raison des proportions

On ne voit plus là-haut danser les éléphants
Les voilà comme un cheminement maudit dans les champs pierreux
Et qu'opposer sinon nos songes

Laissez-moi Pourquoi me jetez-vous l'un après l'autre la pierre
je répète les mots des anciennes superstitions oubliées
Laisse-les ouvrir le ventre à leurs jouets saccager les roses

Et nous vers l'est à nouveau qui roulons Voyez
Et vous à Douaumont engrangés et rangés
C'est pourtant mon nom que j'épelle
Il n'y a pas eu Roeschwogg et la jeune fille aux yeux verts
La tentation de ta nuque

Semblance d'avant que je naisse

Je l'entends votre rire au paysage découvert J'entends
 On veut dans cette énorme et plate singerie
 Par les sentes là-bas vers des romans qu'on n'aura jamais lus
 A qui les mots derniers où mon souffle décroît
Tous ces fils de rois d'elles s'amourachent

Je rempochai mon remède comme un larcin
 Semble pis que le simple soupir et la bave au coin des lèvres
 Ni sur les longs miroirs où nos songes voguèrent
 Plus grands que nature à côté des fusils Gras qui les escortent
 Au pas triomphant du mensonge
 Pourquoi faut-il toujours discuter tout remettre en question

je refais les gestes des rebouteux je mets la maladresse de mes doigts où cela souffre

Je me souviens je me souviens de comment tout ça s'est passé

La cargaison de chair que notre marche entraîne
 L'ordre est mis à jamais dans les grands ossuaires
 J'ai-t-il mal vu j'ai-t-il mal lu
 Dans la maison d'en face qui me disait des vers allemands

Demoiselle de Sarrebrück

Cet enfant toujours effacé

Dans votre rire et votre pas l'écho des pas d'antan
 Lire on ne sait trop quelle aventure à la gomme
 L'automne a jalonné l'effacement des pas dans les talus
 Et de tout ce que j'ai vécu j'ai souffert

Si jeunes qu'ils n'ont barbe ni moustache

Me voilà boulevard Port-Royal misérable
 Où bien sagement dans un lit s'éteint la vie avec la fièvre
 Comme aux temps fabuleux ramer les galériens
 A travers ce pays où pour eux les maisons n'ont pas de portes
 Nous qui n'avions pour horizon

Est-ce que je ne connaîtrai la paix que dans le cimetière
 Laissez-moi La tourmente des phrases fait voler des bouts de papier griffonnés
 des sortes de papillons noirs et bruns les vestiges d'hier une écriture déchirée
 Vers le fade parfum qu'exhalent les gangrènes

Spectres de mon pays reposez reposez
 Si c'est ma demeure mortelle
 Tandis que je tendais les mains à sa laine et Dieu sait comment
 Qui descendait faire le truc

Le fantôme de jeunesse

Une autre fois la clameur des jeux qui devient le cri des luttes
 Quand bêtement tous les chemins mènent à Rome
 Passants légers amants furtifs que rien ne dénoncera plus
 Que vais-je alors choisir que la douleur me broie
Mais tout finira par un cotillon

Certains jours tout a l'air de n'être qu'un dessin
 Et l'on ressent le grand calme apporté par l'inhumation

J'ai buté sur le seuil atroce de la guerre
 Ce pays qui n'a que des bornes kilométriques pour eux
 Qu'hypocrisie et trahison
 Est-ce que vous me poursuivrez jusqu'à ce dernier bastion

Nul ne peut lire les mots de l'encre après la flamme ni
 Au long pourrissement des entonnoirs noyés
 Laissez tomber sur vous la dalle et le suaire
 Qui dort au pied de ce talus
 Entre nous deux l'hiver cruel ainsi passa tranquillement
 Pour un morceau de chocolat

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré

Une autre fois la possession qui commence Une autre fois
 Quand chacun de nos pas est par avance écrit
 Une fois l'escalier de la maison recouvert par les ronces
 Qu'est-ce qui vaut la peine alors qu'on le profère
La vie et le bal ont passé trop vite

La poussière et déjà les feuillages jaunis
 Tout cela pourtant qui nous laisse ivresse amère et grandiose
 Et de la féerie il n'est resté plus rien

Ils ont la tête qui retentit toujours des tirs de barrage
 La guerre on la voit à l'envers
 Est-ce que seul je n'ai pas le droit de m'asseoir dans ma poussière

que cette poussière qui retombe ne fut qu'une longue et une seule une
 interminable lettre d'amour interminée

Tu n'en reviendras pas toi qui courais les filles
 Ne faites plus chez nous ce bruit du cœur brisé
 Le cœur muet les yeux au ciel
 A voir ses doigts sur le clavier jouer *La Truite* de Schubert

Et moi pour la juger que suis-je

Vingt ans l'empire des mensonges

Ce plaisir de l'épaule à l'image du pont passant les fleuves
On va réinventer la vie et ses mystères

Puis par les brumes des monts bleus que perce un regard d'épervier
Du profond de soi-même Enfin que signifie
La nuit n'a jamais la longueur qu'on veut

Il faut se faire à penser que tout est fini
En pure décision ce baigneur de celluloïd rose
Je me souviens
Et trop de poux qu'on leur permette de dormir dans le fourrage
Et vienne le troisième hiver

D'écouter mon cœur de laisser ma tête aller aux rêveries
Jeune homme dont j'ai vu battre le cœur à nu
Ne revendiquez plus au foyer votre place

Depuis six semaines depuis deux mois
Il n'y a pas eu Sarrebrück ni dans les mines de charbon

Pauvres bonheurs pauvres vertiges

2

Ici commence la grande nuit des mots

Comme il a vite entre les doigts passé

Je demeurai longtemps derrière un Vittel-menthe
Ici commence la grande nuit des mots
J'aurais voulu parler de cela sans image

J'entends la douce pluie d'été dans les cheveux mouillés des saules
Je ne réécrirai pas ma vie Elle est de devant moi sur la table
Un soir de Londres
Je tombe je tombe je tombe

Un amour qui commence est le pays d'au-delà le miroir
Malle Chambres d'hôtel Ainsi font font font
Les martins-pêcheurs au ciel jaune et rose
Quand je me retourne en arrière il me semble que ces jours sont
Il est inutile de geindre
Mais tout ceci n'est qu'un côté de cette histoire

Vieux continent de rumeurs Promontoire hanté
Où faut-il qu'on aille
Le long pour l'un pour l'autre est court Il y a deux sortes de gens

On a beau changer d'horizon
A chaque gare de poussière les buffles de cuir bouilli
Le jour de Sacco-Vanzetti

Toi dont nos peupliers rêvent dans leur exil
Il régnait un clair d'anémone
Ils étaient deux dans les plâtras qu'éclairait mal à la poterne un vague fanal
brillant fumeux

Les dames de Carpaccio lentes et lourdes à ravir
Je me souviens de cette ville

Le sable de jeunesse

L'histoire quelque part poursuivait sa tourmente
 Ici le nom se détache de ce qu'il nomme
 Des amis des amours de ce qu'il en advint

Le vent qui fait un bruit d'argent m'endort m'éveille à tour de rôle
 Elle est comme un cœur de chair arraché pantelant lamentable
 Je marche dans les brouillards jaunes de Février
 Avant d'arriver à ma tombe

Les amants croisent dans la rue un monde bizarre et guindé
 Dans les couloirs silencieux les chemins gris bordés de rouge
 Cousent le printemps au-dessus des toits
 Casinos blancs cieux aveuglants dans le soleil intarissable

Si l'on acquiert comme il convient
 La mécanique la plus simple et qui se voit
 Nous nous sommes fait d'autres idoles
 Pour changer de paille

L'une est pour l'eau comme un barrage et l'autre fuit comme l'argent
 Le cœur garde ses désaccords
 Les gardes qui font un remuement d'armes et de bottes noires

Sur le port sur le port de Dieppe
 Plainte que j'ai portée en moi toute la vie
 Qui donnait la pâleur du plomb
 A gauche à droite et le jeu de quelque mythologie bougeait au fond de leurs
 prunelles

De fards de parfums de bijoux un bonbon fondant dans la joue
 Dont les paupières étaient bleues

Je suis comme un qui n'a fait que danser
 Ceux qui n'ont pas d'amour habitent les cafés
 Ici le reflet décrit de sa fantastique écriture
 Montrer ce monde et ses visages

Je rêve au cœur de la maison qu'entoure le cri des oiseaux
 Un macchabée aux carabins jeté pour la dissection
 Seul avec un amour qui commence
 Je repasse toute ma vie

Des messieurs comme auparavant on ne s'en faisait pas idée
 Et l'on met les souliers dehors afin de mieux voir au plafond
 Où leur vol léger en passant se pose
 Dunes de Dieppe ou Biarritz blessures de sel et de sable

Le sentiment de n'être rien
 Une musique réduite au chant d'une voix

Il y a des espoirs dispersés à ces religions non écrites
 Si l'on est le feu

Le mot-à-mot du mot *amour* à quoi bon courir à sa suite
 Des gens des gens des gens encore
 Devant les buffets de piments et d'orgeat
 Mais comment cela se fait-il

Imaginaire d'azur je te demande asile
 A ces vieux palais noirs et blonds

Tous les deux le calot la chemise noire et dans les dents la langue de Dante
 Parmi leurs pages et leurs chiens attendent toujours les navires
 Où jamais les automobiles

Surpris que le jour naisse

La boule de nickel est leur conte de fées
 Un monde où le mur n'est mur qu'autant
 Dans la couleur des années vingt

Je mêle au passé le présent comme à mes bras le linge lourd
 Pourquoi refaire au jour le jour le chemin des illusions
 Viendra-t-elle
 Il suffit d'une ou deux secondes
 Monstres de tous les acabits sur les bus les bancs les trottoirs
 Le couple des ombres qui bouge

Aux créneaux neigeés que les vents nettoient
 Un seul et torride juillet poudré d'or et tâché de son
 Mais j'ai mis longtemps pour l'atteindre
 Il y manque ce qui dans l'homme est machinal

Souvent comme une profanation secrètes des autels apparents
 A moins qu'il ne faille
 Il est resté dans la Dordogne avec le bruit prompt de la truite
 De toute cette déraison

Des femmes sur leurs ballots sombres
 Qu'il y eut seulement des guêpes
 Terre du long désir Italie Italie
 Dont les courbes de violon
 Où retombais-je sur la terre En quel temps sombre de poignards Se peut-il que
 sur la cité traîne le manteau des Sforza
 Chargés de camphre de captifs de cannelles de sapajous
 Ne s'arrêtent que quand il pleut

J'ai gaspillé je ne sais trop comment
 Si pauvre que l'on soit il y fait bon l'hiver
 Que la tâche de soleil s'y attache
 Et j'aurais retracé le vieil itinéraire

Et que cette nuit pour moi la mémoire fait patte de velours
 Filles des vents de la soif et des sables
 Et je disperse sans fin l'impatience des mes pas

Que dans ma tête tout un monde
 Ah Seigneur Dieu le vent qu'il fait à Londres quand il fait du vent

Elle n'aimait que ce qui se passe et j'étais la couleur du temps
 La Tour des Harengs de l'hiver se lave
 Je vois un jardin dévasté par la lumière et la paresse
 On se refuse longuement
 Les gestes de tous les jours qui ne comptent pas

J'ai traversé l'Europe
 Si l'on est la paille
 Au détour des arbres profonds devant une maison perchée
 Il n'est resté que les décors

Yeux d'olive visages d'huile
 Le jour de Sacco-Vanzetti
 J'irai je marcherai la nuit dans tes collines
 Disaient qu'on était à Crémone

Ces jeunes gens dans leur langage ils sentaient l'ail et la grappa
 J'ai sur le Quai des Esclavons croisé plus d'une Desdémone

Une lessive jaune et rose

La saison de ma force

On y traîne sans fin par la vertu d'un verre
 Que le miroir lunaire a capté l'homme passant
 Refait patiemment dans le passé décrit

Tout prend cette clarté des choses dans la profondeur des eaux
 La lumière de la mémoire hésite devant les plaies
 Coudoyant des fantômes
 Défile tel que je le vis

Le chapelier perd son chapeau Les dormeurs ont le cauchemar
 Et tout de même l'Île Saint-Louis n'était pour elle qu'un voyage
 Maisons à l'envers leur front mauve est pris

Je ne suis pas autrement sûr que sa rocaïlle ait existé
 De n'être rien pour qui l'on aime
 Les pas perdus Les pas faits dans ses propres pas
 Je me suis assis un peu partout sur des pierres je me suis

Fuir avec le feu

Nous avions rêvé tout un jour d'une vie au bord d'un rocher
 Elle amenait à la maison
 Quel est donc ce pays de soif et de bucrânes
 Quand les affiches du Parti

Je m'assierai dans l'ombre où les vents dormiront
 La nuit semblait le bouclier
 Moi j'ai passé la nuit au poste où cent hommes parlaient et fumaient qui
 cherchaient en vain à comprendre en déchiffrant mon passeport
 Dont les yeux et les amants vont Ange enfant naïve ou démons
 Y balançait au bord du ciel

La vie est là qui trouve un autre amant

Moi j'aimais au Rocher boulevard Saint-Germain
Ici commence la jungle des jongleries
Les pas réels qui nous menèrent

On dirait que de la semaine il n'est resté que les dimanches
Soulevant comme une noire draperie au seuil des palais

Bonsoir Docteur Johnson bonsoir George Borrow

Ses images sous mes paupières
C'est le temps qu'il faut pour danser le quadrille avec les homards
Elle parlait d'ailleurs Toujours d'ailleurs Je rêvais l'écoutant
Dans les lourdes eaux d'un rêve batave

Il se peut que ce n'ait été qu'une illusion de l'été
Pour autrui rien par soi-même
Tout le silence et les colères pour soi seul
Arrêté dans le pays des rêves

La paille est si tendre
La barque à l'amarre
Des paltoquets et des pécores

Nous roulons sur la terre cuite OÙ sommes nous

Disaient d'aller sur port de Dieppe
L'aube m'y trouva prêt à sa discipline
D'un ange mort à la renverse

Ils se passaient de main en main vindicatifs ma nationalité française criaient
juraient se bouscuaient m'interrogeaient m'abandonnaient

Se perdre au loin vers Famagouste Elle chante quand elle dit
Où passaient des canards moroses

Et d'avec moi divorce

Trouver le noir et or usagé des sous-mains
 Et celui qui parle est dans la persuasion que sa parole
 D'un bout à l'autre de Paris
 Tous les jardins de mon enfance écartent l'été de leurs branches
 Le farouche et bruyant essaim que font toute sortes de mouches

Et Moll Flanders flânait le long de la Tamise
 Font comme au fond d'un puit les pierres
 La Tortue en entonne l'air et le Gryphon passe devant
 Comme à la mer un coquillage
 Que les bateaux gris lentement charrient
 Une simple soif d'autre chose Une rose de sécheresse

Ça vous prend on ne sait comment
 Tout ce qu'on a sans jamais le dire pensé
 Combien de fois ai-je été voir à Anvers la braise d'or de tes cheveux ô
 pécheresse
 Mais vouloir l'étendre
 Dort au mort des mares
 Je feignais de lire *l'Inprekor*

Il n'y a sur la toile qu'un âne et qu'un homme
 A quoi cela ressemble-t-il
 Et ta lumière peinte où me brûler le front
 Et la lune levait les herses

Le passeport Son passeport Il volait dans la main nerveuse Ironiquement sous
 la lampe il feignait de se laisser Il me revenait

Ma mère avait une servante une musique de Verdi
 Avec un ventre couleur miel

Rien n'est plus amer A qui t'en prends-tu

Garçon de quoi écrire Et sur la molesquine
Est genèse et le premier jour
D'un bout à l'autre de la nuit et de nous-mêmes

La mer ouvre son émeraude à ce jeune homme que je fus
Ah sans doute les souvenirs ne sortent pas tous de la bouche
Comment donc disais-tu Shelley de cette ville
Dilatant l'iris noir de l'eau

Te souviens-tu de la chanson le ton grave de ses paroles
Une femme c'est un portrait dont l'univers est le lointain
Les bateliers blonds au bleu de leur pipe
Pourquoi dans un couple d'amants un tel amas de solitude

On se met à mieux voir le monde
Les meurtres caressés les démenes chassées
A Strasbourg la Synagoge aux yeux bandés comme dans la chanson de celui
qui tua son capitaine
Étendra le feu

Dans l'ombre qui mue
Comme un jour fuit une saison
Une cruche d'ombre un pain bis un oignon
Qu'il y eût seulement des guêpes

Je t'apporte mon cœur c'est un enfant prodigue
Pour chasser les places perses
C'était un oiseau de malice Où donc le voilà-t-il perché

Mes chers amis quand je mourrai jetez mon cœur au fond des mers
On y a des manières d'être

Plus commun plus facile

J'oubliai l'hôpital les démarches mesquines
N'était qu'une bille de verre où les couleurs tordaient leur spirale
Les yeux perdus le cœur battant la tête en feu

Te voilà quelque part au mois d'août par une chaleur torride
Il en est qu'une main d'ombre balaie
Hell is a city much like London ah c'était à l'envers
C'est tout le passé qui s'émiette
Le rythme en est précisément le rythme de la nursery

A Paris nous changions de quartier comme on change de chemise
Ont les yeux noyés par l'Indonésie
C'est une brume qui se lève et sépare le monde en deux
Et peu à peu ça monte en vous

Il y manque tout ce que parler effarouche
Le squelette de Saint-Mihiel le Portement de Croix à Gand
Qu'on tente d'étreindre

Feuillards et ramures
Il n'est resté que les décors
Et le vallonnement uniforme où nous nous éloignons

Le jour de Sacco-Vanzetti
Pardonne-lui d'avoir si longuement tardé
On ne sait trop quels sangliers
Mais qui parlait d'espionnage Un mur un mur je vous demande enfin pourquoi
le contempler
Le saule ici n'a rien valu pour les pauvres gens qui s'aimèrent
Qu'ailleurs on ne voit pas souvent

Que perdre son temps et le temps perdu

A raturer des vers sur du papier quadrillé
Mais au second jour il a dit Que les ténèbres soient

Pris à notre propre système
Allongé dans l'herbe et tu lis Goethe *Iphigénie en Tauride*
Le monde qu'on se fait de tout Les perpétuelles blessures
Mais as-tu vu la nuit l'enfer

Un souvenir sur l'autre empiète
Mais j'ai beau comme lui mon vers exactement le mesurer
De la femme vient la lumière Et le soir comme le matin
Tandis que les marchands de tulipes
C'est comme un besoin de s'enfuir un peu moins des autres que d'eux

Il fallait bien qu'on se l'avoue
Il y manque l'accompagnement d'instruments
Le visage régulier de Bath qui semble une place Vendôme

Or il faut l'éteindre

La fraîcheur murmure
On a beau changer de poison
Le train s'en va comme un caniche

N'en voilà-t-il un apprenti
Dans ces pays fanés que les hivers fatiguent
Qui fuyaient sous les colonnades
Un mur n'est pas beau Un mur n'est pas grand Un mur n'est qu'un mur

Ce peuple est trop beau pour y croire et c'est comme le temps qu'il fait
Juste s'entrouvre une fenêtre

Pourquoi t'en souvient-il

Tant que le réverbère au-dehors vint briller
 Pour y faire monter l'éclat des feux d'artifice
 Battus à notre propre jeu

Par le temps qu'il fait un verre d'eau ne serait pas de refus
 Propos surpris Rires des gens Baisser les yeux sur ses chaussures
 A-t-il tant de décors à l'usage des crimes
 Et les soleils sur les sanglots

Un jour hélas tu t'en iras Alice avec Lewis Carroll
 Autour d'elle tout s'organise
 Pour les étrangers déjà s'égosient
 Le plein midi d'aimer mortellement porte sa lassitude

Ne serait-ce qu'une seconde
 Comme une barque barbare au loin ramant
 Le Rhône comme un batelier fou débarquant les corps des tués aux Alycamps
 Et rien ne remue

Tous les breuvages s'édulcorent
 Sous le couchant drapeau de Catalogne
 Qui d'aller sur le port de Dieppe
 Et galvaudé ses chants pour des cieux galvaudés

J'avais sur moi le jour de feu
 Il n'y a rien sur Cela seul est sûr C'est suspect un mur Un mur c'est étrange
 Le ciel a la peau transparente et le sang y bat qui l'éclaire
 Qu'un rideau blanc s'envole au vent

Le hasard fait que j'y pense parfois

Jaune et lilas de pluie au cœur du macadam
 Au troisième jour il s'est reconnu dans les nuages
 Nous qui disions tout haut ce que les autres turent
 Ailleurs tu marchais le long d'un canal sous les châtaigniers verts

Se sentir une marchandise en solde une fin de série
 O paysage de Marylebone Road
 O pluie O poussière impalpable
 Tu me parles de ton enfance et ta tête est sur mes genoux

Une femme c'est une porte qui s'ouvre sur l'inconnu
 Le calme c'est le calme du commerce
 Le plein midi d'aimer mon cher des mots comme ceux-là font rire

Une seconde et pour la vie
 Ce qu'on peut tous les jours lire dans le journal
 Et le beau Danube jaune

Sauf qu'une main lasse
 Toutes les larmes s'évaporent
 Primo de Rivera

S'était tout un roman bâti
 L'insensé qui suivit là-bas des saltimbanques
 Et je cherchais sous les toits bleus

Le mur grandissait tournait sphinx énigme et le passeport la porte qui s'ouvre
 un gaillard s'endort
 Si grande est l'aisance de vivre on se croirait ivre de plaire
 Toutes les filles le dimanche

Et toujours je m'étonne

J'épongeais à mon tour sur le buvard-réclame
 Au quatrième il s'est reconnu dans les eaux
 L'outrage pour soleil et pour loi le défi
 De ce long jour écrasant les bogues sur les chemins déserts

Comme un interminable dimanche aux environs de Paris
 Rues vides sans parole où l'on a soigneusement essuyé les tâches de sang

Existence couleur de sable
 Dans la chambre au premier qui pour nous sera les jardins d'Armide
 Une femme cela vous envahit comme chante une source

Ce silence est fait de soie et d'étain
 Suis dans les champs coupés de murs le lézard et le scarabée
 Pour tout le temps qui vous demeure
 Ce qui vient déranger les rêves tout à coup
 Quelque part entre Lausanne et Morges ces coteaux étayés de murs bleus où
 mûrissaient les vignes de Ramuz

Un instant déplace
 Des fièvres et des guérisons
 En ce temps-là dans les hôtels les domestiques
 Pour n'y rencontrer que des guêpes
 A la table des rois barbares qui s'assit
 Un tiède abri miraculeux

On fume et l'on pisse et le bras tendu sans cesse on salue encore un entrant
 encore un sortant

C'est porter le masque après tout qu'avoir un visage parfait
 S'en vont flâner au bord de l'eau

Ainsi je fus ainsi j'ai vécu moi

Mon rêve où l'encre des passants abandonna
L'écho de sa voix lui est revenu dans la cinquième nuit
Opposant l'injure à l'injure

Personne excepté les haleurs qui buvaient du vin d'Algérie
Dans ces chemins sans fin bordés de murs
Je me disais justement Comme c'est étrange

Brouillard des respirations
Et froid La flamme jaune et bleue à nouveau danse devant nous
Une femme toujours c'est comme le triomphe des pieds nus
Les grands bassins de mât en mât y bercent
Et surtout ne t'en reviens pas vers elle avant vêpres tombées

Plus n'importe qu'on vive ou meure
Ce qu'on n'a pas choisi qui soit et vous secoue

Uzès Le jeune Racine s'y accoude à la terrasse des clairs de lune
Un instant pas plus
Il n'est resté que les décors

Surveillaient les voyageurs par le trou de la serrure
Le jour de Sacco-Vanzetti
Ne lui demande pas Mère ce qui lui manque
Dans la dentelle des arcades
L'aurore est venue Un type de plus un bonhomme pâle à l'air ennuyé un gros
œil saillant qui s'assit bâillant sans me regarder écouta les gens d'un air
négligent

Je ne dis rien des portefaix qu'on charge de tirer la longe
Elles se gardent les mains blanches

Ce printemps monotone

Les secrets de leur âme entre deux quinquinas
 Un bouquet d'aubes a suffi pour que la parole de l'homme
 Et le rêve aux philosophies

Dans un village perdu les gens à ton passage se taisent
 Il y a des sentiments d'enfance ainsi qui se perpétuent
 Le froid de l'Érèbe Mais
 Quel choix préside à mon vertige

Raconte-moi ton univers raconte-moi ta solitude
 L'éclair qu'on rejoint à la course
 Le soir safran qui sur les quais déteint
 Il y a des fleurs qui le soir seulement daignent s'entrouvrir

Si vivre et mourir n'ont servi
 Il y manque avant tout les tremblements de terre
 Sospel à chaque fois les pins incendiés comme pour y mieux effacer les traces
 de l'exil et Buonarroto proscrit

La rame qui glisse
 On a beau changer de prison
 Afin que tout fût bien selon l'Église
 Qu'est-ce que tu croyais petit
 C'est bien pour l'oublier qu'il s'agenouille ici

Amati Guarneri luthiers
 D'un revers de main balaya la cendre au bord de la table et leva l'épaule et dit
 quatre mots comme s'il parlait à des animaux puis il me fit signe

De Jésus comme un Tintoret l'autre tend le fiel et l'éponge
 Pour attirer les matelots

On n'en peut rien conter d'intéressant

J'aimais à Saint-Michel le Cluny pour l'équerre
 Passe à tes propres yeux pour le principe de toute création
 Un univers furieux de paille et de paroles
 O l'auberge de farine et de bière où tu mangeas des fraises
 La honte d'un costume ou d'un mot de travers T'en souviens-tu

Où sont les flammes d'antan

Je tombe et fuis dans ce prodige
 Raconte-moi ton univers raconte-moi ta solitude
 Ah l'ignorant que je faisais Où donc avais-je avant les yeux
 Le jour déclinant les digues cyclables
 Je vois ce temps qui fait long feu comme un pauvre enfant qui mendie

Soudain la vapeur se renverse
 Et comme on sent jusqu'à l'os humilié
 Mais il y a des pays qui n'ont pas de nom dans ma mémoire

Sur les cailloux lisses
 On traîne son âme et son corps
 Dans les premiers froids de Madrid
 Qu'il allait se passer à Dieppe
 Car tu sais ce que c'est D'abord les gens s'amuse

O grand Stradivarius tendre
 Au-dehors la rue Rien ne s'y ressemble avec le ciel blême un passant pressé
 Monsieur me dit-il
 Les femmes ont les mêmes seins pour les jours où l'on crucifie
 Le plus souvent marins d'eau douce

Malgré ses airs baroques

Qu'il offre ombre et rayons à nos matins précaires
 Et le samedi
 J'ai peine à démêler le délire et la vie

Et la toile rêche des draps qui sentaient la buanderie
 Les autres demeuraient entre eux Ça te faisait tout misérable

Soudain le soleil sous l'étaupe
 Ma propre accélération
 Ne sortons pas restons devant les cuivres de la cheminée
 On quitte tout pour une femme et tout prend une autre envergure

Dans un Ruisdael sombre aux rouges falots
 Je vois des villes de poussières avec leurs arbres sans couleur
 Toi qui croyais faire la loi
 Un jour à rencontrer un regard spolié

Des gares où j'ai perdu deux heures pour attendre un train
 Comme un roman lu
 Les mois passent marquant le score
 J'habitais la Puerta del Sol

Aussitôt venu que parti
 D'un jeune homme inconnu dont les mots sont de feu
 Seul votre pas pouvait descendre
 Imaginez-vous qu'ayant vécu toute ma jeunesse en Amérique je suis revenu
 voilà trois mois de Los Angeles pour être ici commissaire de police

Et pleurent la Vierge et les Saints la mort n'arrête pas la vie
 Rencontrés sous les peupliers

Et je n'ai jamais été qu'un passant
 Sur le coin de la rue Bonaparte et du quai
 Celui qui parle a créé les poissons et les oiseaux
 Il n'y a que des herbes folles

Cette vie avait-elle un sens Où t'en vas-tu croquant des guignes
 Et tu comprenais bien que pour eux tu n'étais guère montrable
 Une torche dans la rue
 Ton père te ressemble il est sombre à la fin de la journée
 Tout s'harmonise avec sa voix La femme c'est le Merveilleux

Portent de la ville au loin par les sables
 Je confonds le sud et le nord dans le vent et dans la chaleur
 Tout existe et bouge sans toi
 Il y manque le hasard au tournant des routes

Des villes qui ne sont que passage d'arbres flottés sur leurs fleuves
 Si jamais plus tard tu reviens par ce pays jonché de pierres
 De tant d'atroces trahisons

Cette place comme un grand vide
 Pour n'avoir trouvé que des guêpes
 Et lui ne comprend pas qu'un baiser vous abuse

Le silence de palissandre
 C'est que imaginez-vous je ne suis pas d'ici non je ne suis pas d'ici
 O paysage paysage où la céruse et le cinabre
 On voit qu'ils ne sont plus des mousses

Embourbé dans l'époque

J'aimais ce haut Tabac où le soleil manquait

A sa ressemblance
 Sur le chemin que j'ai suivi
 Jamais le soir les filles de Soliès ne te feront plus signe
 Même aujourd'hui d'y penser ça me tue
 Tout ce monde court avec des bottes de ouate

Les souliers te font toujours mal la gouvernante a la voix rude
 Tout à ses pas se transfigure
 Le pédallement de mille vélos

Je confonds la haine et l'amour la Provence et la Normandie

Tes beaux nuages se dispersent
 Les passions les occupations qu'on a
 Un désert d'entrepôts dans un port qu'emplit une futaie l'hiver
 Si jamais tu revois un soir les îles que fait la rivière

Il n'est resté que les décors
 Attendait quelque nouveau Cid
 Le jour de Sacco-Vanzetti
 Que c'était pour un soir et qu'on change de jeu

Dans la rue où vous habitiez
 Vous ne me prenez tout de même pas pour un Crémonèse
 Font également l'air la mer la pierre et les veines du marbre
 Comme ils dénouent les tabliers

De loin tout ça paraît aventureux

Il y eut la saison de la Rotonde et celle
Et le dimanche il est sorti dans la rue avec ses beaux habits

Je revois ce temps-là sans y plus rien comprendre
Reverras-tu jamais le cheval qui tournait la noria
J'allais toujours à ce qui brille à ce qui fait que c'est la fête
Vers cette fausse aurore

Il y a une maison d'ombre et d'ordre avec l'argenterie
Et je m'amusais tout d'abord Crépusculaires Ophélie
Mais dans l'échoppe est assise une dame
J'écoute le silence du temps dans les villégiatures

Tes montres n'ont pas triomphé
Et l'art comme le vin des Noces de Cana
De hauts réservoirs dans la montagne
Si tu retrouves dans l'été les bras noir qu'ont ici les nuits
Le cœur de ce pain que nous brisons
Dont le manteau jonchât le sol

Tu étais malheureux faut-il
On l'aura trimbalé disons quelques semaines
J'avais traversé les villages
Imaginez-vous que de père en fils nous sommes de Casapusterlengo

Ici la lèvres est un vin pur Les ombres ont au plus vingt ans
Tout est vraiment sans importance

Saoulant blasphématoire

D'un quelconque bistro du côté de Courcelles
 Etonné des rires qui l'accompagnent des haussements d'épaules
 Pour qui ne brûle plus la flamme est sans objet

Il y avait une fois dans le Witshire une dame en jaune
 Je préférerais ne prendre rien à prendre une chose imparfaite
 Dans un acheminement d'échelles et de seaux d'eau
 Des cristaux les glaces qui rêvent d'une robe bruissante

Aventuriers au teint brûlé comme des châteaux en Espagne
 Comme un bijou qui dort en son écrin
 Un chien fuit sans demander son reste et boîte dans le sentier
 Le chant ne remue pas les pierres

Tenez Qu'est-ce pour vous ce voyage en Hollande
 Des villages de soleil et de froment
 Et si tu n'es pas seule alors dis-lui de s'écarter dis-lui
 Que les sansonnets le picorent

Et recouvrit ces gueux sordides
 Pour espérer autant de Dieppe
 Avec les fournisseurs et les valets des chiens
 Qui brûlent sous le soleil blanc

Monsieur vous êtes libre et veuillez croire mon pays absolument étranger à tout
 ça
 Nulle part tant l'homme est léger son pied ne peut toucher la terre

Un jour ou l'autre on se marie

Les nouveaux venus en parlent entre eux

Il y eut ce café du passage Jouffroy
 Et de l'encens qui brûle pour d'autres l'orgue pour je ne sais quel Dieu d'église
 Le souvenir n'est qu'une cendre

Elle se balançait longtemps dans un rocking-chair sur le loam
 C'est très joli mais l'existence en attendant n'attend pas
 Combien sommes-nous quand minuit sonne devant l'immeuble incendié
 Tu n'as pas le droit de courir le parc sur le sable des sentes
 Gens en disponibilité Charlatans de Gallipoli

Car c'est ici le ghetto d'Amsterdam
 J'entends le bruit d'une voiture au loin dans un autre quartier
 Il est la voix de la matière
 Où vous ne verrez pas ces étranges statues
 Une région de fontaines bruissantes je ne sais où sans carte en automobile et
 que je n'ai jamais retrouvée

De s'é-car-ter le temps de renouer ce vieux songe illusoire
 J'aurais dû partir j'avais tort

Qu'on jette aux mendiants l'obole
 Comme un changement pressenti
 Il aura pour cela gagé son âme humaine
 Depuis les faubourgs de Milan

Il tourna sur sa jambe molle en saluant le bras tendu par habitude en rit lui-même et s'excusa bien entendu
 Nulle part il n'est de forêt où l'amour puisse ainsi se taire

Les charpentiers dans l'existence

On en fait des histoires

L'excelsior Porte-Maillot Ce bar étroit
 Les cloches les cloches pour la folie
 Une ombre au mur qui me singeait
 Et quand tu pris sa main comme une ville une bague y brilla

C'est très joli mais l'existence en attendant te met au pas
 La gesticulation irréaliste des sauveteurs et ces poupées incandescentes dans leurs
 bras
 Et la pelouse est toujours rase au-dessous d'un ciel toujours gris
 De ce monde qui l'accompagne
 Où des bras blancs entourent les marins
 Puis tout reprend cette tremblante immobilité des peintures

Il n'y a que de faux Orphées
 Devant la mer comme des fauves abattus
 Des chemins de crête poudroyant de lumière
 Puis fait porter le mot *amour* et le reste au brisoir
 Aux lueurs des derniers tisons

Montrez-moi le peuple espagnol

Mais c'était compter sans les guêpes
 Cette musique en lui dont il ne reste rien
 Comme des bêtes dont les flancs
 Puis sur son crâne assurant un panama façon Chicago s'en fut fort indifférent
 l'homme de Casalpusterlengo
 Epousent la Vierge Marie

Vous du moins dit-on vous aurez bien ri

Rue du Faubourg-Saint-Honoré mais bien plus tard
 Ici commence l'enchantement du verbe et la malédiction des poètes
 Si je tourne mes yeux vers ces heures premières
 De temps en temps tu te souviens de la jeune morte d'Auteuil
 Ton histoire est celle de tes défaites

Les spectres du trottoir parlent entre eux cockney
 Tout ce long temps tout ce long temps de notre enfance qu'on gaspille
 Qui est l'actrice aux yeux d'iris lourde et blonde comme un bouquet
 On dit *amour* pour nommer cette chose
 J'attends j'attends la nuit comme une bénédiction de Dieu

L'effet qui formerait la cause
 Qu'un trafiquant naguère apporta dans des caisses
 Et dans l'à-pic des rocs cette chapelle d'ombre où Charles Quint s'humilia
 Il n'est resté que les décors

Primo de Rivera
 Le jour de Sacco-Vanzetti

Il erre On l'a pourtant gardé dans les bagages
 Halètent dans leur attelage
 Le jour comme un hyposulfite
 Ce sont les manteaux de Guardi qui tombent partout des épaules

Les hommes facilement chantent

Entre les draps du drame

J'entends siffler le percolateur dans un Biard
 Regardez regardez ces enfants qui s'en vont dans la vie avec des sifflets et des
 cymbales
 Je ne reconnais plus à leurs gestes déments

Pâle sur son oreiller Son père la regarde assis dans un fauteuil
 Avec ça tu sais bien que tu avais l'amour-propre mal placé
 La mendicante superbe dans ses dentelles sales et le panache à son chapeau
 Chaque mot que tu dis en moi s'enfonce à la façon d'un clou

Il y a dans la perspective d'un ballet d'ombres qu'on devine
 Qui peut durer juste le temps qu'il faut
 Et dans la paume de mes mains je sens brûler ce qui me touche
 Est pure imagination

Avec cent autres merveilles des pays chauds
 J'ai voulu connaître mes limites
 Il y avait au Prado ce qui ne se montrait pas dans les rues
 Le mal d'aimer qu'on s'en sortît
 On s'informe parfois encore s'il est là
 Où tout un peuple souffle et sue
 Lave la ville et le cliché
 Ils pendent sur les parapets où les rameurs passent les frôlent
 Quand leurs femmes se font méchantes

3

Tant fut cette vie aventure

Je chante pour passer le temps

Connaissez-vous ces soirs où le jour faiblissant
Rappelez-vous ce que de Londres dit Shelley

Moi qui n'ai jamais pu me faire à mon visage

Mon Dieu jusqu'au dernier moment
Tu m'as trouvé comme un caillou que l'on ramasse sur la plage
Je traîne après moi trop d'échecs et de mécomptes

Il n'aurait fallu

Et la vie a passé le temps d'un éclair au ciel sillonné
A Guendrikov pereoulouk nous étions tous ensemble assis
Odessa ville de poussière

Autrefois tout semblait ne pas nous concerner
Quoi Comment Où tout ceci
Que cette interminable nuit paraît à mon cœur longue et brève

Et le roman s'achève de lui-même
Toute une nuit j'ai cru tant son front était blême
Toujours à battre les buissons
Quand on se réveillait la nuit
Tout le grand ciel de neige se déchire

Voulez-vous parlons d'autre chose
Il règne des vues diverses
C'est un sale métier que de devoir sans fin
Vous direz ce que vous voudrez
Vous n'avez réclamé ni la gloire ni les larmes

Ah dans ses propres pas que marcher est étrange
Sa première pensée appelle son amour
Tant que j'aurai le pouvoir de frémir

Petit qu'il me reste de vivre

Le centre de la ville a l'air d'un mauvais film

Hell is a city much like London

Que m'importe traîner dans la clarté des cieux

Avec ce cœur débile et blême

Comme un bizarre objet perdu dont nul ne peut dire l'usage

J'ai la méchanceté d'un homme qui se noie

Qu'un moment de plus

J'écoute au fin fond de moi le bruit de mes propres pas s'éteindre

Autour de la table dans la pièce commune comme si

Le ciel pas si clair que tout ça

Tous les événements portaient des millésimes

Qui n'est après tout qu'une image à la dérive

Le poème a comme la vie un caractère d'insomnie

J'ai déchiré ma vie et mon poème

Tant le linge semblait son visage et ses bras

A dégoïser des gaudrioles

Il fut un temps que tous les bruits

L'hiver cède et la terre craque et les ruisseaux

Il y a des esprits moroses

En matière de divorce

N'étant compteur de bourses

Mais le progrès c'est le progrès

Ni l'orgue ni la prière aux agonisants

Comme tout a changé et comme rien ne change

Elsa l'aurore a brui du ressac des marées

Et sentirai le souffle de la vie

Comme on dessine sur le givre

Tout bleuit un peu trop les maisons les passants

There are all sorts of people undone

Les coutures les traits et les taches de l'âge

Quand on est l'ombre de soi-même

Comme l'algue sur un sextant qu'échoue à terre la marée

Toute l'amertume de la mer me remonte

Pour que la mort vienne

J'entends ma propre chanson qui se fatigue de se plaindre

Dans l'encadrement de la porte il allait à l'instant paraître

Si le port où le commerce hier

Tout se passait très loin très haut dans les années

Un bouchon dans la tempête

On se retourne on cherche on fuit pour se souvenir on oublie

Plus tard plus tard on dira qui je fus

Toute une nuit j'ai cru que je mourrai moi-même

Ils avaient de belles façons

Comme les pierres dans un puits

Charrient les glaces et les boues

Des esquimaux des ecchymoses

On n'en tranche point en Perse

Bonneteur charlatan monte-en-l'air aigrefin

Tout change et se métamorphose

Onze ans déjà que cela passe vite onze ans

Cette ville n'est plus la même après vingt ans

Elsa Je tombe Où suis-je Et comme un galet lourd

Jusqu'en sa menace

Comme on se fait le cœur content

Le couloir équivoque et le ruisseau dont il

And there is little or no fun done

Mais lire les journaux demande d'autres yeux

Comment se pourrait-il comment

Comme à la fenêtre un brouillard qui ne demande qu'à entrer

Il me faut me prouver toujours je ne sais quoi

Mais une main nue

Je compte tout bas sur mes doigts les jours les mois les années

Trop grand pour les meubles-jouets comme un soleil pour les fenêtres

Aux docks encore s'adossa

Ce n'est que dans les journaux qu'on lisait les crimes

Entraîne-t-il ce poème de la grêle et des grandes migrations

C'est l'existence toute entière avec ses réveils et ses rêves

J'ai déchiré des pages et des pages

Et que j'étais sa main qui remontait le drap

Avec les filles mais passons

Un pied dans la forêt qui fuit

Cette année à la dérive il s'en va de tout par les rivières

Desnos disait des *maux exquis*

Comme en Corse

Vendre la peau de l'ours

Avec le temps il est des choses

Vous vous étiez servi simplement de vos armes

Et c'est toujours la même et c'est la même neige

L'homme roule après l'eau sur les sables du jour

Tant que le mal m'astreindra de gémir

A lancer cailloux sur l'étang

Monte comme une brume un bruit d'essieux crissants
 Il faut rendre à Paris ce qu'à Londres l'on donne
 Comment courir avec ce cœur qui bat trop vite

Comment se pourrait-il qu'on aime
 Comme le désordre d'une chambre d'hôtel qu'on n'a pas faite
 Et tant pis qui j'écrase et tant pis qui je broie

Alors est venue
 Il me semble qu'il n'y a eu dans toutes les circonstances
 La mort en cinq mois aisément d'habitude on s'y habitue
 Ne respire plus l'air d'Europe

Rien n'arrivait jamais que les hasards prévus
 Il faut essayer de se raccrocher à un mot au moins une branche
 Sur mon oreiller c'est tout un tête noire ou tête d'argent
 Dans le miroir j'ai brisé mon visage

Celui qui n'a jamais ainsi senti s'éteindre
 Ils étaient gais comme pinsons
 Le gibier qu'on lève et poursuit

Rêves hantises misères tortures nuits nuits servitudes
 Il neige sur les mots en ski
 Il y a des gens simplistes

A Paris les fourreurs écrivent en anglais
 Qu'on croyait de bon placement
 La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Les étoiles des tours les longs murs le Manège
 Donc une fois de plus la mort s'est retirée
 Tant que j'aurai mon cœur et ma folie

Je chante pour passer le temps

C'était un soir pareil Les voitures qu'y faire
Comme Londres Paris est un enfer à clefs
Que s'est-il donc passé La vie et je suis vieux

Ou comment nommer ce tourment

Un lendemain de carrefour dans les papiers gras de la fête
Il me faut prendre ma revanche sur la honte
Qui a pris la mienne

Rien d'autre que mon amour sur tout comme un grand tilleul ombreux
Tout homme on en parle au passé sur-le-champ quand sa voix s'est tue
Le vent du Midi l'enveloppe
On s'en trouvait heureux de ses malheurs intimes

La grêle brusquement sur nous c'est là que le désordre m'a pris dans sa main de géant
D'avoir cru la moitié du temps l'autre moitié du temps se ronge
Le grand soleil ne me reconnaît plus
Ce qu'il aime peut-il comprendre ce que c'est
Avec un air de gloriole

Le vin fermentant dans le muid
Au loin s'entend venir le grondement profond du printemps
Chez qui chez qui
Devant la gare de l'Est
Selon d'anciennes mœurs
Et qui n'ont duré qu'un moment

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Mais la nuit n'est plus noire et j'ai les cheveux blancs
Abandonnant ici ce corps à réméré
Ma vieille carcasse

J'ai vécu le jour des merveilles

N'avançaient ce soir-là pas vite dans la rue
 Cette citation vous le voyez me plaît
 Tout pèse L'ombre augmente aux gestes qu'elle imite

Suffit-il donc que tu paraisses
 Un voyageur sans billet assis sur le marchepied du train
 Ne puis-je donner de la douleur Tourmenter
 Qui donc a rendu
 Rien d'autre que mon amour qui tremble comme un joueur heureux
 Qu'il vous hante c'est une idée un artifice de mémoire
 Toujours d'un parfum de folie

La grêle brusquement sur nous s'est abattue
 Débrouille le brouillard les ruines
 Et les belles illusions ont duré ce que dure un songe

J'ai déchiré mon livre et ma mémoire
 Et le gémissement qui ne cessait de plaindre
 Faisant honneur à la boisson
 Ou la dent qui mord dans un fruit

Et les hommes en haillon dans le froid blême
 On ne meurt plus que de cirrhose

Qui reprochent aux cyclistes
 Le mot *furs* que la rime enseigne s'il vous plaît
 Par exemple l'eau de mélisse
 Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
 Je ne reconnais plus les endroits où je passe

Ce cœur qui me meurtrit est-ce encore moi-même
 Tant que j'aurai le froid de la sueur

Vous et moi souvenez-vous-en

Au Frolics on avait joué un jeu d'enfer
 Ville tu ressembles diablement à l'enfer

Le monde extérieur se fait plus exigeant
 De l'air que te fait rattachant
 Un ruisseau dans leur champ détourné par les mauvais riverains
 N'ai-je à mon tour le droit d'être féroce

Leurs couleurs perdues
 Il me semble qu'il n'y a eu que mon amour dans l'existence
 Mais quand dans la chambre à côté s'ouvrait la porte de l'armoire
 La langue d'or de l'Italie
 Elle coupe elle hache effiloche égratigne
 Remonte le fleuve alexandrin cherche
 Il n'y a rien comme l'espoir pour faire bien rire les gens
 Il y avait dedans trop d'heures noires

Comme un souffle d'hiver à travers moi passait
 Hier encore à Pont-à-Mousson
 Un restant de braise qui luit
 Pour la première fois sentent monter en eux la sève espoir

On ne lit plus que de la prose
 D'êtres lestes
 A mieux prononcer FURS
 Dont nous avons fait nos délices

L'affiche qui semblait une tâche de sang
 Pouchkine a traversé depuis longtemps la place
 Quel archet sur ma tempe accorde un violon
 Tant que ma main l'essuiera sur mon front

Et j'ai franchi le mur des ans

Un vieil homme hésitant sur le seuil apparut
 Ce n'est pas le feu qui manque ou le mal à faire
 Chaque jour autrement je connais mes limites

Tes cheveux ce geste touchant
 Une bête des bois que les autos ont prise dans leurs phares
 N'ai-je pas à mon tour droit d'être féroce
 Aux jours aux semaines

Je n'ai rien fait que par toi que pour toi pour l'amour de toi
 Et l'on voyait pendre au revers ses cravates qui est-ce qui
 Ne s'y parle plus qu'à l'hôtel

Fouaille et fouette à la fois les feuilles éperdues
 A comprendre à entendre ta propre pensée
 Notre destin ressemble-t-il à la guerre d'Ethiopie

Déchiré l'azur pour chasser les nues
 Toute une nuit j'ai cru que mon âme était morte
 Entre Dunkerque et Vaucresson
 Le couteau que la manche essuie

A voir
 On s'en paye une bonne dose
 Un camelot vend de la crème
 Cela n'attire plus les clientes blasées

Croyez-vous toujours qu'il y a
 Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
 Et maladroitement comme des mots écrits
 Elsa Tout reprend souffle à dire que je t'aime
 Comme du salpêtre

Des miracles plein les oreilles

Il avait tiré à cinq au chemin de fer
On rencontre des damnés partout dans la rue
Je me sens étranger toujours parmi les gens

Que je renaisse et reconnaisse
Comme un veilleur de nuit qui s'en revient dans le matin blafard
Ah faire un mal pareil aux brisures de l'os
Sa réalité

Rue Didot les tracts distribués à la Belle Jardinière
N'aurait derrière soi cru voir soudain passer Maïakovski
Où le Consul tous les soirs vient
Elle cogne à la vitre elle perce la vigne
Où suis-je

On ne croit jamais dans l'abord que ce soit la peste qui gagne
Déchiré mon chant pour masquer les larmes
Toute une longue nuit immobile et glacé
Entre Maubeuge et la Réole

Au mur d'une main qui s'appuie
Trembler les sentinelles
Desnos disait que c'est la vie

A raser boulevard du Crime
Par ces temps de be-bop
Des Dames au Camélia
Y cherchait un effet de peur sur les passants
Les grilles des jardins sur la candeur d'hiver

Chaque aube qui se lève est un nouveau baptême
Tant que mes yeux suivront une lueur

Notre univers n'est plus pareil

Le chasseur proposait de chercher un taxi
 Les voilà déduits à la portion congrue
 J'entends mal je perds intérêt à tant de choses

Un monde habité par le chant
 Comme un rêve mal dissipé dans l'ombre noire des prisons
 Ne puis-je avoir sur autrui ce pouvoir atroce
 A l'immense été
 Les vers maladroits que j'écrivais d'une nouvelle manière
 On a beau faire on a beau dire il est là joue aux cartes fume

Voir des yeux qui lui plaisent bien
 Elle frappe à la vie en ses tendres surgeons
La grêle brusquement sur nous et les fuyards
 Cependant rien ne se conquiert sans que se déchire une Espagne

Dissipé le bruit que faisaient les armes
 Quelque chose dans moi grinçait comme une porte
 Entre Vesoul et Besançon

Pour toi pour moi pour elle et lui
 Parler entre eux
 La prose et peignait au lavis
 Tandis qu'à maquiller les brèmes
 Et ni le lapin russe ou le mouton frisé

A présent mourir poitrinaire
 Nul ne semblait vous voir Français de préférence
 Semblent recopier pour les couples ses vers
 Et te remet vivante à ma lèvre de plomb
 Tant que mes pieds meurtris me porteront

J'ai vécu le jour des merveilles

Les clients n'aiment pas flâner sur le trottoir
 Ils ont vendu leur âme et quant à leur amour
 Le jour n'a plus pour moi ses doux reflets changeants

Elsa mon amour ma jeunesse

Comme l'affolement d'un oiseau fourvoyé dans la maison
 N'ai-je pas assez souffert assez sangloté
 Des choses humaines

Les marches d'escalier pour vendre l'invention de tes doigts
 Et ses vers chantent quelque part dans la poche de ses costumes
 Malgré l'endroit l'ennui mortel
 Elle écorche les troncs coche l'herbe à son signe
 Les peuples apeurés Regarde

Et l'on ne meurt que lentement des blessures de l'utopie
 Sourit dans la pluie après qu'il a plu
 Quelque chose dans moi comme un oiseau blessé
 Entre Nérès et Montluçon
 Disaient la France

Les hommes verts
 Ce bel avis
 Un maquereau s'escrime
 Dans leurs tristes échoppes
 Est tout ce qu'on fait d'ordinaire

Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
 Le long des boulevards faits pour la flânerie
 Elsa tout reprend souffle à murmurer ton nom
 Jusqu'à la fenêtre

Allons que ces doigts se dénouent

Mais l'un rentrait à son garage et celui-ci
C'est une marchandise ici qui n'a pas cours
Le printemps qui revient est sans métamorphoses

O forte et douce comme un vin
Comme au doigt de l'amant trahi la marque rouge d'une bague
Je suis le prisonnier des choses interdites
Moi qui frémissais

Tu m'as retiré de la chair le désespoir comme une épine
Il s'étire un peu c'est cela que vous appelez voyager
Et l'orchestre du restaurant
Et les paumes des fleurs et la chair des bourgeons

Comme tout le monde tout le monde se met à courir
Après vingt ans j'ouvre les yeux dans les ténèbres de Madrid
Déchiré mon cœur déchiré mes rêves

Toute une nuit sans fin sur ma chaise immobile
Pris à la main sans hameçon
Quand ce fut une chose acquise

Je ne connais pas ce pays
Le dernier poème où l'on cause
La martre-zibeline allez c'est plus joli
Vous direz ce que vous voudrez
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Devant Tchaïkovski la rue est jaune et blanche

Le monde auprès de toi recommence une enfance
Quand ma nuit serait un long cauchemar

Comme le front d'avec la gloire

Avait à son drapeau mis une housse noire
 La force est à vil prix l'homme à donation
 Il ne m'apporte plus la lourdeur des lilas

Pareil au soleil des fenêtres
 Une voiture abandonnée au beau milieu d'un terrain vague
 Le fait qu'elles le soient me jette à leur marais
 Toujours je ne sais

Tu m'as donné le goût nouveau d'un langage de plein midi
 Avec ces épaules qu'il a les horizons lui sont légers
 Qui donne un concert déchirant
 Elle arrache du front des forêts les châtaignes
 Voilà voilà l'essentiel le sens de cette démente

Quand d'une fenêtre d'en face on a tiré sur les carreaux
 Que de leurs débris une aube se lève

J'écoutais l'ombre et le silence grandissant
 Les uns à Bourg-Saint-Andéol
 Et qu'il devint bien évident
 Je ne l'ai jamais vu que du haut des nuages

Le dernier laitou qu'on ose
 Sur Madame en Packard
 Pour un progrès c'est un progrès
 Un peu ses rideaux sur la tringle

Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
 Décembre a souligné sa carrure et sa manche
 Déchirant les lambeaux d'un songe mal écrit
 L'angoisse du jour sans rémission

Nos yeux furent premiers à voir

Où l'on lisait en blanc qu'il allait à Passy
 On solde les héros les cieux les passions
 Je crois me souvenir lorsque je sens les roses

Tu me rends la caresse d'être
 Comme une lettre déchirée éparpillée au vent des rues
 Toute ma liberté quand je vois ses limites
 De quelle colère

Tu seras présente à tout jamais dans tout ce que j'aurai dit
 Il lui faut l'espace des mers pour que son poème appareille
 Mais où s'égareront donc mes vers
 Et disperse le vol affolé des pigeons

La lanterne magique est allumée
 Un téléphone clandestin Calle Marqués del Duero
 Qui n'ait jamais vu ce que moi j'ai vu

Un pas claquait parfois le pavé de la ville
 Les autres au nord d'Aubusson
 Qu'ils allaient ouvrir la valise

Comme un jeu sous l'avion tournant de crêtes de pentes de villages
Où ai-je mis le sac à Rose

Que quand le paradichlorobenzène emplit
 Qu'un banquier voulût se choisir
 Et les mornes matins en étaient différents
 A peine les frimas ont-ils poudré son front
 Et je sors du sommeil et je sors de l'absence
 Même une seconde

Les nuages plus bas que nous

Il faut bien par un bout ou l'autre qu'on s'y prenne
 On solde les yeux purs les songes les promesses
 Je ne tiens plus jamais jamais entre mes bras

Tu me rends la soif et la faim
 Comme le hâle sur les mains qu'a laissé l'été disparu
 Tiens à ce pas de plus qui la démontrait

Deux bras ont suffi
 Tu m'as changé le cœur tu me l'as façonné dans la poitrine
 Il lui faut la roue et le rail pour scander la rime à l'oreille
 Odessa c'est plutôt la boue

L'homme court en tout sens et les lampes s'éteignent
 Ils courent

Sonne mystérieusement dans la profondeur des murs vides
 Puis rien qu'à mon oreille une artère et le sang
 Vous êtes frits petits poissons

Et voir qui était dedans
 Parler entre eux
 Desnos ne vous a pas dit tout
 Le nez et les placards
 Pour successeur à tout loisir

Tout avait la couleur uniforme du givre
 Et le geste d'airain vient à jamais suspendre
 Sans avoir jamais su trouver accoutumance
 Avec la douleur pour seul étendard

Et l'alouette à nos genoux

Mon poème a choisi ce joueur malheureux
 Paris mon beau Paris ne vaut plus une messe
 La mer qui se ruait et me roulait d'écume
 De vivre encore et de connaître

Comme le regard égaré de l'être qui voit qu'il s'égare
 Et c'est comme à la guerre il faut que je sois prêt
 Pour faire à ma vie
 Allez raconter tout au long cette sorte d'accouchement

Il dit qu'il partira demain sans savoir encore où
 Que la poussière et cet hiver
 Son manteau se rabat sur sa face de sang
 Regardez-les regardez-les courir

Le drame au début mon amour quand nous en fûmes les témoins
 Il a passé sur moi des heures et des heures
 On vous a faits dans vos chaussons
 Il t'a suffi pour tout me dire
 Mais toi Pierre je te vois parmi les pierres
 Ni pourquoi les jolis toutous
 On demeure parfois pendant des jours entiers
 Un jeune homme propre et rangé

A la fin février pour vos derniers moments
 Un air que la sculpture est seule pour entendre
 A rouvrir près de toi mes yeux tous les matins
 Sans rien espérer les désertions

Allons que ces doigts se dénouent

Avec la barbe grise et la patte qui traîne
On solde on solde l'avenir et le passé

Jusqu'à ce qu'à la fin tous les deux fussions las
Notre histoire jusqu'à la fin
Comme les bagages laissés quelque part ou peut-être un volet qui bat
D'aller où le défi de l'ennemi m'invite
Un grand collier d'air

Allez raconter comment naît un homme au milieu de son âge
Pour Paris ou pour le Pamir pour la Perse ou pour le Pérou
Quelle chanson tzigane y joue
Il ne sait même plus si c'est l'âme qui saigne
La grêle brusquement Voyons ce n'est pas la grêle
Nous ne voulions le voir ni croire et que le ciel chût sur la terre
Je ne remuais plus tant j'avais peur de toi

Démunis de votre auréole
Ce qu'on ne s'était jamais dit
Tes cheveux noir tes yeux ta barbe poussée

Vont à Chatou
Tout seul dans sa boutique
Refermez donc vos brise-bise
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Qu'un glissement de Zim pas même n'interrompt

A revenir vers toi de mes déserts lointains
Ni la fin du monde

Nous avons fait des clairs de lune

Un veston pied-de-poule et des yeux chassieux
Et puis prenez mon cœur si ce n'est pas assez

Voici déjà beau temps que je n'ai plus coutume
C'est miracle que d'être ensemble
Comme une porte quelque part ou peut-être un volet qui bat
Toute idée a pour moi besoin d'un contrepied
Rien qu'un mouvement

On trouve à décrire les lieux pour donner à voir le voyage
Le monde est pour lui du billard et rouge en tête la parole
Le vent des quais qui souffle et meugle
Il ne sait même plus quel mal son corps ressent
Ce n'est pas la grêle parmi
L'appartement au-dessus de la Cité Universitaire

Je me disais je meurs c'est moi c'est moi qui meurs
Ça vous a coupé la chanson
Ce qu'on ne rêve pas d'écrire
Toujours le même avec ce petit hochement de tête

Il faut prendre à petite dose
Et cette odeur de peaux qu'il faut que vous sentiez
Rien de fait sans psychanalyse

Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Des sautoirs de clarté tracent les perspectives
Tout ce qui fut sera pour peu qu'on s'en souviennne
Quand je ne pourrai veiller ni dormir

Pour nos palais et nos statues

Pour éclaircir sa voix et commencer son thrène
 La boue et les sueurs les larmes et les rires
 De défier la neige et gravir les sommets

Que la lumière sur ta joue
 Le sillon pareil du cœur et de l'arbre où la foudre tomba
 Je ne puis supporter les vérités admises
 Ce geste en dormant

Le paysage intérieur on peut le décrire comment
 Roule à travers le tapis vert et fait à tout coup carambole
 Tandis qu'un violoniste aveugle
 Il crie et tout à coup s'étrangle d'épouvante
 Les fourmis qui vient d'éventrer la fourmilière

Comme on y déjeunait gaîment à regarder la guerre au loin
 Tout à coup les pigeons on chanté sous le toit
 N'en voilà de jolis garçons

Ce que le cœur en vain mendie
 Et ce qu'on t'a fait subir n'y change rien
 Les lapins animaux qu'on pose
 N'est pas très romantique

Vous direz ce que vous voudrez
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand
 L'ombre fuit sur les toits à cette heure tardive
 En dormant mon passé que ne l'ai-je perdu
 Ni battre les murs quand je ne pourrais

Qu'importe à présent qu'on nous tue

C'est peut-être aussitôt pour le perdre au tournant
 Vous trouverez ici ce qu'il faut pour décrire
 Dans l'éblouissement du soleil et des brumes
 Qu'autour de toi le vent se joue
 Une pierre au bord de la route en souvenir de quelque chose

Je ne puis supporter les vérités admises
 Léger qui me frôle
 Mais toutes les comparaisons ici paraissent inutiles
 Hélas il est vraiment parti Pourquoi Le saura-t-on jamais

Iouri Olecha seul en rie
 Il s'est pris dans la peur des troupeaux hennissants
 Est-ce la foudre ou la lumière
 La mort est venue en retard pour mettre ce bonheur

Oime il bel viso il soave sguardo

Que ce vous soit une belle leçon
 Tous les mots qui jamais ne viennent
 Toi Pierre enfant qui partageas le pain de nos folies
 Dans les bois de Fausse-Repose

L'opossum à la fin c'est tout aussi lassant
 Pour un progrès c'est un progrès

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses

Et multiple Babel à l'assaut du néant
 Mais voilà je gardais une main dans les miennes
 Plus être moi-même

Les nuits tomberont une à une

Dans les reflets des magasins sur le bitume
 Et la déconfiture et les abaisséments
 Même comme autrefois je ne puis plus jamais

Toujours si je te vois je tremble
 Un mal qui n'en finit pas plus que la couleur des ecchymoses
 Je refuse midi quand il sonne à l'église

Un souffle posé
 Vous pouvez brûler tous les mots sans expliquer ce qu'est le feu
 Le demander serait féroce à ceux-là qui vraiment l'aimaient

Imite d'un archet qui crie
 Et la foule énorme et violente
 Ce n'est pas la grêle qui vient d'allumer la première
 On avait laissé tout en l'air le ménage n'était pas fait
 D'aller faire des cabrioles

Les mots qu'on remet à demain
 Toi Pierre entre les illusions et les devoirs

Si l'on veut les points sur les i
 Que la loutre marine
 Ceux qui faisaient tirer naguère
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
 Au-dessus du lacis familier des venelles

Il suffit d'une main que l'univers vous tienne
 Penser ni rêver ni me souvenir

La Chine s'est mise en Commune

Où faudra-t-il dans un cinéma permanent
 L'encre des quotidiens nous tient lieu de cervelle
 Partir dans les chemins devant moi pour des heures
 Comme à son premier rendez-vous

Comme au loin sur la mer la sirène inutile d'un bateau
 Et si j'entends en lui des paroles apprises
 Moins Une rosée
 Le bonheur et la flamme sont ce qui danse au fond de nos yeux
 Tant de fois il avait promis de ressusciter des enfers
 Des jurons peu faits pour les dames

Vue

C'est le canon qui se chargea de la cuisine et du buffet
 A la Saint-Jean dans les moissons
 De serrer ma main dans la tienne
 Qui m'interrogeais pesant le pour et le contre
 On a perdu la poésie

Oh qui dira l'ennui qui prend le commerçant
 Leur ressemblance par Daguerre
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent

Des édifices blonds postés en sentinelle
 Toi que j'ai dans mes bras dis où m'entraînes-tu
 Ni départager la peur du regret

Nous avons fait des clairs de lune

Des strapontins bondés comme il est de coutume
Car c'est vivre pour nous que lire les nouvelles
Sans calculer ce que revenir me permet

Un jeune homme qui me ressemble
Comme longtemps après dans la chair la mémoire du couteau
Je déchire mon cœur de mes mains sans pitié
Contre mon épaule
Pour qui ne les a jamais vus comment se ressembleraient-ils

Ça semblait une métaphore Au moins une drôle d'affaire
Alternant avec des polkas
Une ville et ses avenues

Et sous la toiture éventrée il n'est resté que les assiettes
Entre Saint-Flour et Terrasson
Longuement simplement ma main
Et soudain le poids du peuple t'emporta du côté de l'avenir
A Vélizy

Derrière ses vitrines
Et qui pour leur salon s'offraient
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Etoilent la ténèbre à leur front de géants
Douleur et douceur d'être ensemble confondues
Les mots du blasphème

Et j'en dirais et j'en dirais

Faire après lui se lever le monde en grognant
 La réclame aux balcons accroche ses panneaux
 Revenir
 M'habituer m'habituer

Comme le cheval échappé qui boit l'eau sale d'une mare
 Je ne sais plus dormir lorsque les autres dorment
 Un front qui s'appuie
 On me dira que j'ai souffert et que sans doute je l'oublie
 On en a le cœur à l'envers maintenant qu'on le relit

Comme un diable qui n'aurait qu'à
 Ses parcs dans la nuit ses sommeils
 Que sont devenus ces petits qui jouaient au bord du trottoir
 Asseyez-vous dans le cresson
 O mois d'août quarante-quatre

Toi Pierre mon compagnon de la plus difficile minute
 C'est par un matin de nivôse
 Quand je pense pourtant aux perceurs de plafonds
 Un petit Dagnan-Bouveret
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

O maisons de rondins Auvents verts Palissades
 Un jour de plus Que la barge appareille
 Ni battre les murs ni rompre ma tête

Tant fut cette vie aventure

Ah chien et loup du soir Un Paris d'entresols
Salit la vue et l'autobus et les journaux
Ces pas-ci vont vers d'autres demeures

Si je ne le puis qu'on m'en blâme
Comme un oreiller dévasté par une nuit de cauchemars
Et tout ce que je pense est dans mon insomnie
A moi dans la nuit

En ce temps-là le mal d'enfer de qui brise son bras lui-même
Et s'il n'en revenait un jour taisez-vous je vous en supplie
Mettre à chacun la mort dans l'âme
La vie en dormant continue
Lorsque je repense à Valence en moi quelque chose se fend

Ça sent meilleur que le pétrole
Maintenant maintenant il peut
Celle où nous avons choisi pour toujours entre les autres et nous
Sur l'autoroute l'auto rose
Dont la vie est si dure

Ah les cochons comme ils ornèrent
Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Le voyageur ici reconnaît les façades
Sur la berge s'enfuit novembre exfolié
Ni briser mes bras ni crever les cieux

Nicolas Sautel-Caillé, Colomiers le 24 avril 2013